



ASSOCIATION
« **LES AMIS DE MAURICE
ROLLINAT** »



Itinéraire Maurice Rollinat

(Châteauroux, Ceaulmont, Fresselines)

Conception : Pierre Brunaud, Régis Crosnier et Pierre Remérand.

Version au 20 septembre 2024.

Légende :

- écriture noire : la description du circuit ;
- écriture bleue : les compléments d'information ;
- écriture verte : poèmes de Maurice Rollinat dont la lecture est suggérée en fonction des lieux.

1^{ère} partie du circuit : Châteauroux

La partie du circuit en centre-ville se fait à pied (environ 3,7 km). Pour aller au cimetière Saint-Denis, il est possible de continuer le circuit à pied mais on peut aussi prendre sa voiture (le cimetière est à 700 m de la place Lafayette). Le parking le plus proche du point de départ sur la place Lafayette, est payant (avec parcmètres).

– Départ de Châteauroux devant la maison natale de Maurice Rollinat au 7, avenue Marcel Lemoine. Maurice Rollinat y a vécu les six premiers mois de sa vie.



Maurice Rollinat est né le 29 décembre 1846, dans cette maison, propriété de Mme Augustine Despaignols que Maurice appellera « *ma bonne tante Augustine* ». Ses parents louaient le premier étage.

– Poursuivre l’avenue Marcel Lemoine et aller jusqu’au lycée Jean Giraudoux où Maurice Rollinat a fait ses études secondaires à partir de la quatrième (année scolaire 1860-1861). À l’époque, il s’appelait le lycée Impérial.

Cet établissement à l’origine, était le couvent des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de St-Augustin (de 1745 à 1789). Sous le Directoire, il devient l’École Centrale du Département de l’Indre, à partir de 1802, l’École secondaire, en 1810, le collège Communal, puis de 1853 à 1870, le lycée Impérial. Il prendra le nom de lycée National de 1870 à 1949, et enfin de lycée Jean Giraudoux depuis 1949 en hommage à l’un de ses célèbres anciens élèves. On voit encore au rez-de-chaussée du bâtiment principal, les voûtes de l’ancien cloître du couvent datant du 18^e siècle.

* Lire : « *Eloge de la vie champêtre (Imité d’Horace)* » (*Poèmes de jeunesse proposés par Catherine Réault-Crosnier et Régis Crosnier, 2015, page 79*), écrit à l’âge de seize ans.

– Revenir sur ses pas, au rond-point Jean-François Cazala, prendre à droite la place Sainte-Hélène pour aller au couvent des Cordeliers où Maurice Rollinat fut baptisé le 20 janvier 1874, dans la chapelle de ce couvent.

Le couvent des Cordeliers a été construit dans la première partie du XIII^e siècle. Bien national à la Révolution, les bâtiments auront des usages variés : église, école, gymnase, hospice militaire, caserne de gendarmerie, musée lapidaire... La ville de Châteauroux entreprend entre 1975 et 1978, d’importants travaux de rénovation. Il abrite maintenant de nombreuses expositions ou manifestations. À l’arrière des bâtiments, se trouvent des jardins en terrasse et tout en bas d’anciens lavoirs restaurés.

Contrairement à une idée fort répandue, George Sand n’est pas la marraine religieuse de Maurice Rollinat. Son parrain est son oncle Auguste Barthélémy Poterlet, et sa marraine sa tante Julie Angèle Emma Didion.

– Suivre la rue Alain-Fournier et prendre la première rue à gauche appelée Descente des Cordeliers, avec à droite le musée Bertrand qui possède de nombreuses œuvres sur Maurice Rollinat ou ayant appartenu à Maurice Rollinat.

Le musée Bertrand est installé dans un hôtel particulier de la seconde moitié du XVIII^e siècle, de style classique. C’est l’ancienne demeure du général Henry-Gatien Bertrand (1773-1844), fidèle compagnon d’exil de Napoléon 1^{er} à Sainte-Hélène. En 1901, cet hôtel particulier est vendu à la ville de Châteauroux. Il deviendra le musée de la ville à partir de 1921. Riche de plus de 17 000 œuvres d’art, ce musée municipal, dispose de l’appellation « Musée de France ».

De nombreuses œuvres en lien avec Maurice Rollinat sont visibles, par exemple : un portrait de Maurice Rollinat par Fernand Maillaud (huile sur toile, 1904), le buste de Maurice Rollinat chantant par Georges Lorin (plâtre patiné, début XX^e siècle), une « Soirée chez Rollinat » par Georges Tiret-Bognet (huile sur bois, fin XIX^e siècle),

« Le trio macabre » de Jean-Désiré Ringel d'Illzach (terre cuite, bois et velours rouge, 1881), le « Masque » de Maurice Rollinat par Jean-Désiré Ringel d'Illzach (plâtre, 1892), « La Pouge » (maison de Maurice Rollinat à Fresselines) de Camille Boiry (huile sur toile, 1903), etc. Le tableau très connu « Maurice Rollinat et son chien » d'Allan Österlind (aquarelle sur papier, 1895) est rarement exposé car très fragile.

– En sortant du musée Bertrand, prendre à droite la rue Grande, puis après le numéro 82, bifurquer légèrement à droite pour suivre les rues du Marché et du Grand Mouton où au n° 10 se trouvait l'étude de M^e Landry, avoué ; Maurice Rollinat y a travaillé après son baccalauréat.

– Continuer afin d'aboutir rue des Notaires. Au n° 9, se trouve la maison familiale achetée par ses parents en juin 1847 et où Maurice Rollinat vécut jusqu'à son départ pour Orléans en 1867 à l'âge de vingt ans.



Cette maison du XVIII^e siècle a appartenu à la famille Guimond de la Touche dont un des membres est célèbre pour sa pièce « Iphigénie en Tauride » (1757).

* Lire les poèmes : « Dédié à ma mère pour sa fête » et « Dédié à mon père, pour sa fête. » sans date, écrits au début de l'adolescence (*Poèmes de jeunesse...*, pages 15 et 17).

Dans la maison voisine, au n° 7, vivaient son oncle André François Bridoux, avoué, sa tante Marie-Louise (sœur de François Rollinat) et leurs deux enfants André et Saint-Paul. André décèdera le 5 mars 1866, à l'âge de dix-huit ans ; Maurice Rollinat en fut très affecté et lui a consacré un poème « Élégie sur la mort d'André ». Quant à Saint-Paul (également orthographié Saint-Pol), Maurice et lui resteront très proches toute leur vie ; Saint-Paul a accompagné Maurice Rollinat lors de son voyage de Limoges à la maison de santé d'Ivry, le 21 octobre 1903 et a organisé le retour du corps à Châteauroux après son décès ; il a été son exécuteur testamentaire et a aidé Gustave Geffroy pour la publication des ouvrages posthumes de Maurice Rollinat.

* Lire le poème : « Élégie sur la mort d'André » (*Poèmes de jeunesse...*, page 41).

– Petit coup d’œil rue Descente de ville avec à gauche la Porte de la vieille prison et en bas, la vallée de l’Indre.

– Prendre la rue Petite du Palan pour aboutir à la place du Palan. Au carrefour à gauche, prendre la rue Grande jusqu’au n° 145. Vous êtes devant l’hôtel Crublier de Fougères où se trouvait l’école Saint-Pierre. Maurice Rollinat y a suivi sa scolarité primaire jusqu’en 1860, date du transfert de l’école à l’angle de la rue des États-Unis et de la place Lafayette.

– Revenir sur vos pas et aller à l’église Notre-Dame. Sa construction n’a commencé qu’en 1877, aussi Maurice Rollinat n’allait pas à la messe dans cette église étant jeune.

* Lire le poème : « Prière du soir. » sans date, écrit au début de l’adolescence (*Poèmes de jeunesse...*, page 23).

– Après l’église, continuer rue Porte Neuve pour aboutir au rond-point Louis Deschizeaux, puis prendre l’avenue Charles de Gaulle. Après le carrefour de la rue de la République, se trouve à gauche la médiathèque Équinoxe qui possède de nombreux ouvrages ou documents de, ou sur, Maurice Rollinat.

Sur le site Internet de la Médiathèque de Châteauroux (au format image), vous pouvez voir :

– les manuscrits de 20 poèmes du livre *La Nature* + le manuscrit du poème *Le Ramasseur de bouts de Cigares*, reliés par Joseph Thibault ;

– le livre *La Nature, poésies* (G. Charpentier et E. Fasquelle, Paris, 1892, 350 pages) illustré de 101 aquarelles inédites d’André des Gachons ce qui en fait une œuvre d’art + une carte de visite manuscrite de Maurice Rollinat ;

– une lettre de George Sand à Isaure Rollinat datée du 26 janvier 1872, à propos de la recherche d’un travail pour Maurice à Paris.

– Continuer l’avenue Charles de Gaulle, au deuxième carrefour, prendre la rue du Palais de Justice. Juste avant celui-ci à droite, entrer dans le jardin des Capucins et aller jusqu’au fond où se trouve le buste de Maurice Rollinat par André des Gachons.



Un premier monument avait été inauguré le 21 mai 1939. Il comprenait un buste de Maurice Rollinat sculpté par Georges Lorin, surmontant un décor de rochers et un plan d'eau dessinés par l'architecte Jacques Barge. Au printemps 1942, le buste en bronze est saisi par les Allemands et envoyé à la fonderie. Le 4 juin 1950, un nouveau buste de Maurice Rollinat par André des Gachons est inauguré en remplacement de celui de Georges Lorin. En 2000 et 2001, le monument de Jacques Barge est malencontreusement détruit à l'occasion du réaménagement du jardin. Le buste de Maurice Rollinat par André des Gachons est alors installé sur un simple socle posé en bordure du jardin. (NB : le buste de Maurice Rollinat par Georges Lorin, en plâtre, peut être vu au musée Bertrand.)

– En sortant du jardin, tourner à droite, continuer la rue du Palais de Justice puis tout droit la rue Ledru Rollin jusqu'à la place Gambetta. Sur celle-ci au numéro 20 (où se trouve actuellement une agence du Crédit Agricole), il y avait le café de la Promenade, appelé aussi café Solignac. Maurice Dauray y avait créé en 1897, « Le Pierrot Noir », un cabaret qui voulait imiter « Le Chat Noir » de Paris ; les séances se tenaient au premier étage.

Maurice Rollinat n'y est venu qu'une seule fois en novembre 1899, amené par son ami René Paul et son cousin Saint-Pol Bridoux. Il racontera des histoires et interprétera plusieurs chansons à la grande joie des habitués du cabaret. Malgré sa promesse, il n'y ait pas revenu.

– Aller à l'extrémité est de la place (où il y a le monument aux morts commémorant la guerre de 1870) et au rond-point Raymond Picard, prendre à droite la rue Saint-Luc pour arriver à l'église Saint-André où a eu lieu la cérémonie d'obsèques de Maurice Rollinat le 26 octobre 1903.

La première église Saint-André ayant été démolie à la Révolution, une nouvelle église est décidée en 1843 et confiée à l'architecte André Bisson. Après un arrêt, les travaux seront poursuivis par l'architecte Alfred Dauvergne qui réalise entre 1870 et 1876, une église à trois nefs, avec un transept et deux clochers en façade, dans le style néo-gothique du 13^e siècle. Les vitraux de l'atelier Lobin de Tours, ont été posés en 1875 et 1876. Les verrières du chœur, endommagées par le bombardement de la gare en 1944, ont été remplacées par des vitraux de Dettviller et Tillier d'Issoudun sur des cartons d'André-Louis Pierre, posés entre 1955 et 1963. Ses proportions (87 m de longueur, 35 m de largeur au transept et 68 m de hauteur de ses doubles flèches) lui valent souvent le surnom de « cathédrale ».

* Lire les poèmes : « De Profundis » et « Notre-Dame la Mort » (*Les Névroses*, pages 391 et 384).

– Revenir sur ses pas, au rond-point Raymond Picard, prendre à droite la place Lafayette. Au rond-point Jean-François Cazala, à l'angle de la rue des États-Unis côté droit, se trouvait à partir de 1860, l'école et le collège Saint-Pierre (qui prendra le nom de Léon XIII en 1900) (le bâtiment sur la place Lafayette a été démoli et remplacé par l'immeuble d'habitation actuel). Maurice Rollinat a poursuivi sa scolarité dans cet établissement jusqu'en cinquième.

NB : La suite du circuit peut se faire en voiture.

– Prendre la rue des États-Unis sur 700 m et à gauche, vous arrivez au cimetière Saint-Denis. Prendre l’allée principale, lorsqu’elle bute sur une rangée de tombes, tourner à droite, puis à gauche. Le caveau familial où Maurice Rollinat repose, se trouve le long du mur d’enceinte.



Dans cette sépulture, sont inhumés : François Rollinat (1806-1867) son père, Maurice Rollinat (1846-1903), Isaure Didion, veuve de François Rollinat (1820-1904), ainsi que la tante de Maurice Rollinat, Emma Didion, veuve d’Auguste Poterlet (1822-1882).

* Lire les poèmes : « L’Épitaphe » et « Le Silence des Morts » (*Les Névroses*, pages 387 et 382).

2^{ème} partie du circuit : Ceaulmont

– Prendre la direction d’Argenton-sur-Creuse, par exemple par l’autoroute A20. Vous arrivez au centre ville par la rue Ledru Rollin.

La ville d’Argenton-sur-Creuse est le berceau de la famille Rollinat.

* Une avenue porte le nom de Rollinat (du carrefour rue Gambetta, rue Ledru Rollin, rue Auclert-Descottes, en direction de Limoges – après la rue prend le nom de Route de Limoges) ; auparavant, cette voie s’appelait rue de Toulouse ; le changement de nom eu lieu en 1877, en remerciement à Amédée Rollinat qui avait donné sa maison et un terrain pour construire un hôpital.

* Des établissements portent le nom de Rollinat : la bibliothèque (7bis, avenue Rollinat), le collège (rue du Lycée), le lycée (rue du Lycée), le gymnase Rollinat (rue du Lycée) (NB. : on parle aussi de la cité scolaire Rollinat = lycée + collège + gymnase). Le lycée et le collège furent baptisés en 1960 sans indication de prénom, afin d’honorer Raymond et Maurice.

* La résidence séniors construite près de la bibliothèque, à l'emplacement de l'ancienne école maternelle publique Maurice Rollinat (avenue Rollinat), inaugurée le 14 décembre 2013, s'appelle « Anna et Amédée Rollinat », du nom des anciens propriétaires de ce terrain légué à la ville en 1887.

– Au feu, prendre à gauche, la rue Auclert Descottes. À 400 m à gauche, vous avez la mairie ; c'est l'ancienne maison de Raymond Rollinat, cousin de Maurice.

Raymond Rollinat (1859-1931) est un naturaliste et un herpétologue ; il était correspondant du Muséum national d'histoire naturelle. Il avait transformé son jardin et sa maison pour mieux observer les animaux, notamment les reptiles. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et publications sur la faune locale. Il s'est également impliqué dans la vie associative ; il a été par exemple, président du Syndicat d'Initiative de la Vallée de la Creuse et du Bas-Berry.

– Continuer direction Le Menoux. Avant le village, prendre à droite la D 54 direction « Celon », puis au carrefour suivant, à gauche la D 913 direction « Éguzon – Les Granges ». À 4 km, après avoir passé Les Granges, vous arrivez au village de « La Prune », commune de Ceaulmont, prendre à droite la D 5 direction « Bazaiges ». À 500 m, sur la droite, vous aurez le château de « La Prune-au-Pot ».

Construit au 13^e siècle, il tient son nom des premiers propriétaires, la famille Pot. Actuellement en ruines, il ne se visite pas. Maurice Rollinat, dont la maison familiale de vacances est toute proche, s'en est inspiré pour écrire de nombreux poèmes, notamment lorsqu'il parle de donjon(s), sans le nommer.

* Lire les poèmes : « Les Corbeaux » et « La Lune » (*Dans les Brandes*, pages 236 et 17).

– Poursuivre la D5, après le lieu-dit « Buret », sur la droite, se trouve Bel-Air, la maison de campagne de la famille Rollinat (n° 14 marqué sur le pilier de droite). C'est une propriété privée que vous ne pouvez voir que de la route.



Ce domaine fut acquis par ses parents en avril 1850. Là, François Rollinat aimait venir se reposer et oublier son travail. Ce fut un véritable paradis pour Maurice Rollinat

enfant. Son père, lors des promenades, lui apprend à observer la nature. De très nombreux poèmes de jeunesse, ses pièces « naturalistes » et « descriptives de la Creuse » parues dans ses livres *Dans les Brandes* et *Les Névroses*, sont inspirés par la campagne berrichonne environnante. Il en gardera un souvenir toute sa vie. Lors de sa période parisienne, c'est là qu'il aime venir se reposer : « *O ma fragile compagne, / Puisque nous souffrons à Paris, / Envолons-nous dans la campagne / Au milieu des gazons fleuris.* » écrit-il dans « Fuyons Paris ».

* Lire les poèmes : « La pêche » (*Poèmes de jeunesse...*, page 27) et « A travers Champs » (*Dans les Brandes*, page 10).

– Vous pouvez observer la campagne environnante, terre d'inspiration de Maurice Rollinat. Vous pouvez faire demi-tour un petit peu plus loin, pour revenir au village de « La Prune ». Traverser la D 913 et continuer la D 5, direction l'ancien bourg de Ceaulmont (le siège de la commune est maintenant aux Granges). S'arrêter au niveau de l'église, avancer jusqu'au panorama en passant à droite de l'église ; vous aurez alors une vue magnifique sur la vallée de la Creuse et la « Boucle du Pin ».

L'église Saint-Saturnin de Ceaulmont a été construite entre le 13^e et le 17^e siècle. Son portail est de style gothique primitif. La voûte en bois de la nef et le clocher sont du 17^e siècle. Il est vraisemblable que Maurice Rollinat y venait à la messe avec ses parents lorsqu'ils étaient à Bel-Air.

– Revenir sur ses pas jusqu'à la D 913. Tourner à gauche direction Éguzon. Continuer jusqu'à Baraize. Juste après l'église, prendre à gauche la D 38 direction « Badecon le Pin – Gargilesse ». En descendant vers la vallée de la Creuse, vous aurez progressivement de jolis points de vue. Après 4 km, vous arrivez au « Pont noir ». Se garer avant de traverser la Creuse par l'étroit pont métallique.

Maurice Rollinat venait pêcher à cet endroit (il ne passait pas par Baraize mais prenait un petit chemin à travers bois). C'est un endroit dangereux avec des trous d'eau. En août 1882, Léon Bloy, en vacances chez Maurice Rollinat à Bel-Air, a failli s'y noyer ; c'est Edmond Haraucourt qui l'a sorti de l'eau : « *En me retournant, j'aperçus deux mains agitées hors de l'eau : Léon Bloy, qui ne savait pas nager, venait de tomber dans un trou. J'eus le temps d'arriver à lui, en glissant sous l'eau, et de l'empoigner par les chevilles, car je redoutais ces poignes affolées qui n'auraient pas manqué de se cramponner à moi et de me paralyser. Quand j'eus ramené en lieu sûr ce colosse velu d'où pendaient des stalactites de mucosités et des mèches de cheveux noirs, je n'en pus tirer d'abord que des éructations mêlées au monosyllabe qu'un général français rendit célèbre à Waterloo.* » raconte Edmond Haraucourt (*La Dépêche*, Toulouse, du 16 décembre 1934, page 1).

* Lire les poèmes : « Le Touriste » et « Le Pêcheur à la ligne » (*Dans les Brandes*, pages 181 et 194).

– Après avoir traversé le pont, tourner à droite pour prendre la D 39 direction « Gargilesse ». La maison de George Sand, la « Villa Algira », est située rue du Père Moreau (la route par laquelle nous arrivons). Elle a été transformée en musée consacré à l'écrivaine.

Maurice Rollinat enfant, s'est rendu avec son père, à Gargilesse pour rencontrer George Sand. Dans son « Journal intime », à la date du 19 octobre 1858, celle-ci raconte une visite de François et Maurice Rollinat : « (...) Rollinat fait répondre par Moreau qu'il arrivera à 11 h pour déjeuner. Il arrive avec son fils Maurice, le plus jeune. Nous déjeunons ensemble, il admire le cordon bleu Rosalie. Nous partons à midi ½ pour l'Afrique, (...) On revient d'une traite et on envoie Sylvain en avant, pour qu'il aille chercher chez Malasset la monture des visiteurs. Nous la trouvons au Confluent et, là, on se dit adieu. Le père et le fils en manteaux noirs sur la petite jument blanche ont assez l'air d'un curé avec son enfant de chœur en croupe. Nous les regardons passer le pont et monter le bois Renaud ; ils font très bien dans les ombres du soir et nous crient adieu en se perdant dans l'épaisseur des arbres. Roll a été enthousiasmé de la promenade. (...) »

* Lire les poèmes pouvant avoir été inspirés par des écrits de George Sand : « Le Meneur de loups » (*Les Névroses*, page 339), en lien avec « Le meneu' de loups » de George Sand (*Légendes rustiques*, page 29) et « La Cornemuse » (*Les Névroses*, page 201) en lien avec *Les Maîtres-Sonneurs* de George Sand.

– Après avoir visité la maison de George Sand, l'église et ses magnifiques fresques, le village..., rejoindre la route principale, tourner à droite direction « Cuzion » (D 39 puis D40).

3^{ème} partie du circuit : Fresselines

– Dans le bourg de Cuzion, tourner à droite direction « Éguzon » (D 45). Après 1 km, nous laissons sur la droite le chemin d'accès à Châteaubrun, non visible de la route.

Maurice Rollinat cite Châteaubrun dans son poème « A travers champs » :
« Hors de Paris, mon cœur s'élançe. / Assez d'enfer et de démons : / Je veux rêver dans le silence / Et dans le mystère des monts. (...) Ami de la vache qui broute, / Du vieux chaume et du paysan, / Dès le matin je prends la route / De Châteaubrun et de Crozan. (...) »

et dans une lettre à son ami Raoul Lafagette datée du 16 juillet 1873 :

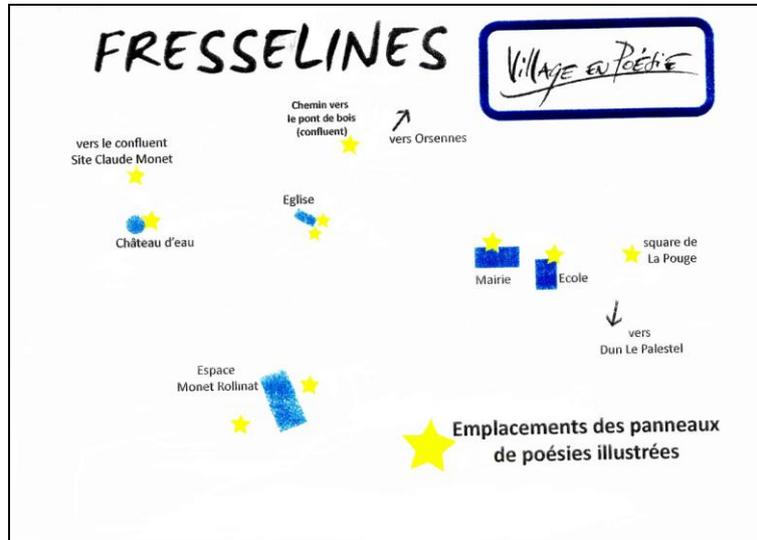
« (...) Ô mes souvenirs de Châteaubrun ! – en escaladant ces pierres grisâtres dans la profondeur silencieuse d'un pays primitif encore, j'ai goûté des émotions d'une saveur unique, toutes également trempées de poésie, et capables de féconder une imagination artistique. (...) ».

– Dans le centre d'Éguzon, prendre à gauche la D 913, direction « Fresselines – Dun-le-Palestel – Crozant ». Après 9 km, vous arrivez à la vallée de la Sédelle ; cette rivière est un lieu de pêche de Maurice Rollinat.

– Vous pouvez faire un crochet par Crozant où Maurice Rollinat se rendait fréquemment, vous promener dans le bourg, voir les ruines du château, visiter l'ancien hôtel Lépinat transformé en « Musée des Peintres de la Vallée de la Creuse »...

– Pour rejoindre Fresselines, prendre la D 72 direction « Dun-le-Palestel » et juste après le cimetière, tourner à gauche ; un panneau indique « Fresselines, Route touristique ».

– Vous arrivez à Fresselines par la D 49 puis la D 44. Maurice Rollinat a vécu les vingt dernières années de sa vie dans cette localité, aussi tout peut rappeler un poème, une histoire... Nous allons vous signaler simplement quelques sites marquants. Dans le cadre du label « Village en poésie », les associations « L'Œil et la Main », « Les Amis de Fresselines, Village d'Artistes » et la municipalité ont installé neuf panneaux avec des poèmes, dont quatre concernent Maurice Rollinat et un panneau avec des extraits de la correspondance de Maurice Rollinat avec Gustave Geffroy et Claude Monet.



– Commençons par La Pouge, maison où Maurice Rollinat a habité de mars 1884 à octobre 1903 avec sa compagne Cécile Pouette. Elle est située au croisement de la D 44 et de la D 78. Vous vous gardez au niveau du square Maurice Rollinat où vous verrez le buste du poète par Paul Surtel (il était situé au départ, sur la place à côté de l'église où il a été inauguré le 16 avril 1939 ; il a été installé à l'emplacement actuel en 1965 lors du comblement des mares et de l'aménagement du square).

Dans une lettre à Frantz Jourdain, datée de septembre 1885, Maurice Rollinat décrit l'environnement dans lequel il vit : *« Mon ermitage est situé dans un paysage de rêve : par devant, serpente une petite route rocailleuse et blafarde enfouie dans de buissonneuses pénombres, à la façon des chemins creux. Ses bords étroits en fouillis d'herbes folles sont le pâturage des moutons pauvres, et c'est peu souvent que les branlantes carrioles y viennent profiler leur silhouette. Mais derrière la maison s'étend la grande campagne verte et rocheuse avec tout le fantastique du mystère et de la solitude. Je suis à deux pas du ravin de la Creuse et l'âme de la rivière emplit toute ma chambre. »* (lettre publiée dans *Fin d'Œuvre*, pages 257 à 260).

Maurice Rollinat a composé un quatrain, écrit de sa main avec sa signature, figurant en bas du tableau d'Henry Laurent représentant la maison de Maurice Rollinat à La Pouge (tableau exposé à Paris en 1900, actuellement visible dans la mairie de Fresselines, reproduit sur un panneau au niveau du square). Ce quatrain a été utilisé sur de nombreuses cartes postales anciennes :

Ma maisonnette montre aux horizons tranquilles
Ses volets verts, ses clairs carreaux extasiés,
Le lierre et le moussu de sa toiture en tuiles
Et ses murs lumineux tout fleuris de rosiers.



À la place du square, auparavant, il y avait une mare représentée sur les cartes postales anciennes. La maison a été profondément remaniée ; c'est celle avec un étage sur laquelle figure une plaque : « Ici vécut Maurice Rollinat de 1884 à 1903. Poète écrivain philosophe ».



* Lire le poème : « Les Glissoires » (*Paysages et Paysans*, page 40).

Maurice Rollinat adorait les animaux ; il était toujours entouré de chiens et de chats.

* Lire les poèmes : « Convoitise » et « Chat et Chien » (*Les Bêtes*, pages 75 et 111).

– Allons maintenant au centre du bourg, avec l'église Saint-Julien (édifiée au XII^e siècle par les moines cisterciens de l'abbaye d'Aubepierre à Méasnes, l'église a été remaniée au XV^e siècle ; elle est consacrée à Saint-Julien de Brioude). L'abbé Jean-Baptiste Daure avait convaincu Maurice Rollinat de venir jouer de l'harmonium et de chanter lors des messes et des fêtes religieuses. Ensuite, ils étaient devenus amis.



Voici une anecdote se déroulant pendant une messe de minuit racontée par Maurice Rollinat :

« J'avais été prié par le brave abbé Daure d'aller chanter quelques noëls à une messe de minuit. Accompagné de mes amis D... et R... j'avais parcouru à la hâte, éclairé par la lueur falote d'une lanterne d'écurie, le chemin peuplé de silhouettes fantômes qui sépare la Pougé de l'église de Fresselines et qui sous les lueurs lunaires a des aspects étranges et funèbrement mystérieux.

« Nous étions installés bientôt dans le chœur de la rustique église, autour de l'harmonium, attendant le moment propice pour chanter. Notre brave curé disait sa messe devant la grande majorité de ses paroissiens qu'attendaient dans leurs maisons les succulents dérivés de l'animal cher à Monselet. Tous écoutaient ou priaient avec ferveur, et lorsque je commençai à chanter, ils se recueillirent avec un tel silence que mon ami le curé en fut ému. Je venais à peine de terminer le couplet d'un noël, lorsqu'une voix qui trahissait l'impatience du festin s'écria dans l'entre-bâillement de la porte : « Pierre vins donc l'bodin est cuit ! » Il faut croire que cet appel n'émut pas Pierre, car personne ne bougea et c'est dans le même profond silence que j'achevais de chanter. Lorsque l'office fut terminé l'abbé Daure monta en chaire et parla en ces termes stricts à ses paroissiens : « Mes chers paroissiens, je suis heureux de vous voir réunis en si grand nombre en cette nuit solennelle et je vous remercie de tout mon cœur de votre piété et de votre présence. Mais je vous remercierai doublement, d'abord pour avoir écouté les chants de M. Maurice dans le plus grand silence, et ensuite parce que vous n'y avait rien compris ! »

(Article « Maurice Rollinat au Pierrot Noir », *Revue du Berry* du 15 mars 1904, pages 86 à 93.)

* Lire les poèmes « L'Officiant » et « Après la messe » (*Paysages et Paysans*, pages 242 et 95).

– Sur le chevet extérieur de l'église, côté sud, vous verrez le bas-relief sculpté par Auguste Rodin en mémoire de Maurice Rollinat, ainsi qu'une plaque explicative : « *Bas-relief d'Auguste Rodin inauguré le 21 octobre 1906, dont il existe au Musée Rodin, de petites esquisses en plâtre et un marbre correspondant appelé : "Dernière Vision" ».*



Après le décès de Maurice Rollinat, Armand Dayot est allé trouver Auguste Rodin et lui a demandé de bien vouloir exécuter un buste du poète. Auguste Rodin refusa car Maurice Rollinat n'avait jamais voulu poser. Il proposa ce bas-relief dont la conception est antérieure au décès de Maurice Rollinat. Il faut y voir une représentation symbolique où la tête d'un homme (censé être Maurice Rollinat) renversée semble marquée par le chagrin avec les deux mains posées sur son front ; au dessus, la figure féminine triste pourrait être sa muse qui pleure son poète. Le bas-relief n'est pas signé. Auguste Rodin est venu pour l'inauguration mais n'a pas pris la parole.

– Continuer à gauche et au niveau du chœur de l'église, côté nord, vous découvrirez le buste de Claude Monet. Il a été sculpté par Danielle Bertholdt qui a représenté Claude Monet à quarante-neuf ans, c'est-à-dire à l'âge qu'il avait lors de son séjour en Creuse. Le buste est posé sur un piédestal signé Didier Fauguet. Le buste a été réalisé et financé par l'association « Les Amis de Fresselines, Village d'Artistes » et a été inauguré le 18 septembre 2020.



En février 1889, Claude Monet découvre Fresselines amené par Gustave Geffroy ; Louis Mullem et Frantz Jourdain sont du voyage. Claude Monet va ensuite revenir à Fresselines et y rester environ deux mois et demi : il arrive le 7 mars et repart le 18 mai, avec un voyage éclair à Paris les 13 et 14 mars. Malgré les nombreuses invitations de Maurice Rollinat, c'est le seul séjour que Claude Monet effectue à Fresselines. En 1889, le peintre logeait à l'auberge, chez la mère Baronnet (face à l'entrée de l'église – une plaque est apposée sur la maison), et prenait ses repas chez Maurice Rollinat. Le chien de Maurice Rollinat, Pistolet, avait adopté le peintre et l'accompagnait dans tous ses déplacements. Au début de son séjour, Claude Monet est enchanté de l'accueil. Ensuite, plus les semaines se déroulent, plus Claude Monet est irrité, voire en colère, à cause des conditions météorologiques et des difficultés à travailler sur le vif, avec une nature qui change continuellement.

* Comme nous venons de parler de Pistolet, le chien préféré de Maurice Rollinat, lire le poème « Mon chien Pistolet » (*La Nature*, page 246).

– Au n° 3, place de l'église (à droite du restaurant), se trouve l'ancien presbytère, construit au 16^e ou 17^e siècle ; il comporte sur sa façade arrière une tour d'escalier. Continuer le long de la place et prendre à gauche l'allée Fernand Maillaud pour aller à l'Espace Monet Rollinat. Celui-ci a été reconfiguré en 2018 sous la forme d'un espace d'exposition et de soutien à la création contemporaine, avec au rez-de-chaussée une salle consacrée à Maurice Rollinat et une à Claude Monet (entrée payante).

– Revenir sur vos pas jusqu'à l'église. La prochaine étape est le hameau de Puy-Guillon ; vous pouvez y aller en voiture (2 km) ou à pied (1,1 km – prévoir des chaussures de marche). Prendre la rue Léon Detroy (direction « Orsennes – Nouzerolles »). Vous passez devant le cimetière ; il s'agit du nouveau cimetière construit à la fin du 19^e siècle. L'ancien où se déroulent les histoires racontées par Maurice Rollinat était situé à 200 m de l'église, le long du chemin conduisant à La Pouge (rue Maurice Rollinat, à l'angle de l'impasse du Verger).

* Lire les poèmes « Le vieux Cimetière » (*La Nature*, page 186) et « Soir d'enterrement » (*Les Apparitions*, page 262).

– Pour les piétons, 200 m après le cimetière, prendre à gauche le sentier balisé. Il y a au départ, deux panneaux : « Circuit Pédestre du Confluent – Site Claude Monet » et « Val de Puy-Guillon ». Après la descente, traverser la Petite Creuse par « Le pont de bois », tourner à droite et vous arrivez au hameau de Puy-Guillon.

– Pour les automobilistes, après avoir traversé la Petite Creuse, tourner à gauche (D 44, direction « Orsennes ») et 500 m après, prendre à gauche la voie en impasse marquée « Puy-Guillon – le Pont de bois »).

– C'est dans le hameau de Puy-Guillon que Maurice Rollinat a vécu de septembre 1883 à mars 1884. Il louait une petite maison au meunier Auxiette. Elle est située sur une propriété privée mais vous la voyez de l'entrée, c'est celle à gauche avec un escalier en pignon.



Maurice Rollinat avait demandé à Alphonse Ponroy, instituteur à Chantôme (commune alors indépendante qui a fusionné en 1974 avec Éguzon), mais également poète, de lui trouver un logement (Isaure Rollinat avait refusé que son fils habite Bel-Air). Le 12 septembre 1883, Alphonse Ponroy emmène Maurice Rollinat et Cécile Pouette voir ce qui était à louer dans les environs. La première maison visitée est celle de Puy-Guillon ; Maurice Rollinat est enchanté du site et se décide immédiatement. Les relations avec le propriétaire vont progressivement se dégrader, Maurice Rollinat reprochant à celui-ci de mal s'occuper de son cheval dont il lui avait confié l'entretien.

– Au dessus du hameau de Puy-Guillon, se trouve le château de Puy-Guillon, construit au 15^e siècle et remanié au 18^e (ne se visite pas). À la période de Maurice Rollinat, il était habité par le vicomte Charles de la Celle (1833-1906), maire de Fresselines de 1892 jusqu'à son décès. Son fils Henry (né en 1867) gérait l'entreprise de filature et de tissage située dans le moulin de Puy-Guillon. Charles de la Celle venait jouer au trente-et-un avec l'abbé Daure, chez Maurice Rollinat. Maurice Rollinat et Cécile étaient régulièrement invités au château.



Le château de Puy-Guillon vu du lieu-dit « Confolent » près du bourg de Fresselines.

Claude Monet, lors de son séjour à Fresselines, raconte dans une lettre à Alice Hoschedé expédiée le 26 avril 1889, une réception au château de Puy-Guillon : « (...) *J'avais tenté de travailler hier matin entre deux averses et j'ai dû rentrer trempé, n'ayant que le temps de me changer pour aller déjeuner au château de la Celle. Pensant bien du reste avoir le temps de vous écrire en revenant, mais, outre les Rollinat et moi, il y avait le curé et un autre abbé et un fils de M. de la Celle ; c'était un vrai festin qui s'est prolongé fort tard, si bien qu'en rentrant la poste était fermée. (...)* »

– Pour les piétons, nous conseillons de revenir au bourg de Fresselines en passant par le confluent des deux Creuse (environ 2 km). Pour cela, revenir sur ses pas et au pont de bois, continuer le sentier rive droite de la Petite Creuse. 600 m après, vous traverserez la Petite Creuse par une passerelle. Vous vous trouvez sur le sentier « Dans les pas de Monet », vous pouvez voir plusieurs totems présentant des tableaux du peintre et expliquant son séjour.

* Lire les poèmes : « Le Braconnier » et « Le vieux Pêcheur » (*Paysages et Paysans*, pages 279 et 293).

– Continuez le chemin maintenant rive gauche jusqu'au confluent.



Claude Monet a peint dans ce secteur, plus de moitié des vingt-trois tableaux réalisés à Fresselines. Les habitants de Fresselines appellent le confluent des deux Creuse, les « eaux semblantes », titre de deux tableaux. Sur dix tableaux, figure le gros rocher situé juste en face ; c'est la première « série » où un même paysage est représenté à différents moments de la journée. Maintenant les collines sont boisées ; à l'époque, c'était plutôt des landes avec des genets, des bruyères et des fougères. Sur ce site, Claude Monet implantait son chevalet sur le plateau pour dominer la rivière (cet endroit n'est pas accessible actuellement et les arbres masquent la vue).

Une anecdote est souvent racontée : Claude Monet ne veut peindre que sur site ; un vieux chêne situé près du confluent, entre deux séances de peinture, s'est couvert de feuilles vertes or il est présent dans cinq tableaux commencés à la période hivernale ; alors Claude Monet demande l'autorisation au propriétaire et il écrit à Alice Hoschedé le 9 mai : « *Je suis dans la joie, la permission inespérée d'ôter les feuilles de mon*

beau chêne m'a été gracieusement donnée ! C'était une grosse affaire d'amener des échelles assez grandes dans ce ravin. Enfin c'est fait, deux hommes depuis hier y sont occupés. N'est-ce pas un comble de finir un paysage d'hiver à cette époque. » L'arbre a maintenant disparu.

* Lire le poème « Les Fileuses » (*La Nature*, page 265).

– Il ne reste plus qu'à revenir au bourg de Fresselines en prenant le sentier qui monte (ne pas suivre le bord de la Grande Creuse). Quand vous entrez dans le bourg, Vous voyez juste en face de vous, la « maison de la gabelle » construite au 17^e siècle ; la lucarne avec ses trois corbeaux servait pour monter le sel dans le grenier.

– Vous tournez à gauche et là, se trouve la galerie « L'Œil et la Main ». Cette maison a été construite à la fin du XVII^e siècle et remaniée au XVIII^e. À l'origine c'était le relais de chasse du seigneur de Vervy. À l'époque de Maurice Rollinat, c'était l'hôtel Ballenecker où il envoyait parfois ses amis pour loger. Mais il semble que les relations avec la propriétaire n'étaient pas bonnes ; Raymond Christoflour écrit :

« (...) seuls quelques aventuriers intrépides, l'impressionniste Detroy, le peintre suédois Osterlind, le musicien d'Agéni, Boiry, Bernard Naudin hanté d'épopées, goûtaient une hospitalité un peu poussiéreuse chez Mme Ballenecker, l'hôtesse du village, dont le sourire ambigu évoquait pour Rollinat "une odalisque inquiétante" ». (« Maurice Rollinat, poète et musicien de l'épouvante », *Mercure de France* du 1^{er} mai 1939, pages 535 à 549).



– Le circuit se termine place de l'église, où à l'angle il y avait l'hôtel Baronnet (déjà cité avec sur sa façade la plaque indiquant que Claude Monet y a séjourné).

– Vous pouvez maintenant imaginer la vie de Maurice Rollinat, par exemple à la pêche dans le secteur de Puy-Rageau (le plus proche de La Pouge, où il descendait par un petit sentier), notant ses idées sur un petit carnet ou déclamant à haute voix ses vers pour tester leur musicalité.

Albert Chantrier a décrit Maurice Rollinat à la pêche aux poissons, mais aussi aux vers : « *Et nos parties de pêche, les lignes de fond, qu'il plantait çà et là le long de la rive, avec un soin et une recherche sans égal. Puis en attendant, il arpentait le terrain, scandant des alexandrins par de grands gestes, façon de travailler qu'il affectionnait tout particulièrement et qui faisait dire aux habitants : « V'la M'ssieu Maurice qui plaide (sic). »* » (« Souvenirs de Fresselines », *Revue du Berry* du 15 mars 1904, pages 73 à 85). L'expression « *qui plaide* » ne renvoie pas à la profession de son père, mais en patois local signifie « *qui parle tout seul* ».

* Lire les poèmes : « La bonne Rivière » et « La Grotte » (*La Nature*, pages 278 et 293).

– Vous pouvez aussi imaginer la vie à Fresselines au temps de Maurice Rollinat, en lisant des poèmes de ses livres *La Nature* et *Paysages et Paysans*.

* Lire par exemple : « Les Moutons » et « Le Champ de blé » (*La Nature*, pages 126 et 15), puis « A l'Assemblée » et « Le Forgeron » (*Paysages et Paysans*, pages 195 et 224).

– En quittant Fresselines, si vous passez devant La Pouge, imaginez Maurice Rollinat au piano chantant ses créations pour des amis.

* Lire les poèmes « La Musique » et « Le Piano » (*Les Névroses*, pages 49 et 51).

– Bonne route en espérant que vous garderez un merveilleux souvenir des sites berrichons et creusois où Maurice Rollinat a vécu.

Annexe : Textes des poèmes proposés à la lecture au cours de l'itinéraire

1^{ère} partie du circuit : Châteauroux

Eloge de la vie champêtre.

(Imité d'Horace)

Heureux celui qui loin du souci des affaires
Vit paisible et content dans le bien de ses pères !
Il goûte le repos, car il ne connaît pas
Le courroux de la mer, ni l'horreur des combats.
On ne le voit jamais, désertant sa famille
Près des grands dédaigneux, se glisser en reptile.
Tantôt de ses moissons il emplît ses greniers,
Tantôt d'un vin exquis, il rougit ses celliers,
Il voit errer au fond d'une immense vallée
De ses bœufs mugissants la troupe dispersée ;
Il presse à gros flocons son miel blond comme l'or
Et du prix qu'il en tire augmente son trésor.
Puis quand le vent de Mars a soufflé son haleine,
De ses douces brebis il tond la blanche laine ;
Enfin, lorsque l'automne a paré de ses fruits
les arbres grands et forts de ses jardins fleuris,
quel doux plaisir sa main sent à cueillir la poire,
la pomme, le raisin, la pêche rouge et noire.
C'est pour vous les offrir charmant dieu des jardins,
accordez à ses fruits de prospères destins.
S'il veut s'asseoir au pied d'un chêne séculaire,
Sur un vert tapis d'herbe, une eau limpide et claire,
Dans son lit de cailloux coule à côté de lui
Et reflète, en coulant, le soleil qui luit.
Et, si le printemps règne, il peut encor entendre
Du rossignol la voix mélancolique et tendre.
Puis quand l'hiver quittant les rigoureux climats
Vient couvrir son pays de ses tristes frimas,
Le soir, avec ses chiens, éclairé des étoiles,
Il va prendre le daim qui gémit dans ses toiles.
Ou bien il prend encore, au perfide lacet
le lièvre, la belette, au corps maigre et fluet,
Et la grue au long col, et la perdrix timide,
Et le canard qui vit dans le marais humide.
De son côté sa femme, ordonne la maison,
Va sur le bord de l'eau, cueillir le vert cresson,

Soigne ses blonds enfants ; et ferme avec la claie,
Quand la nuit vient, les parcs ; elle ôte de la haie,
Du buisson verdoyant – poétique séchoir ! –
Le linge blanc qu'elle a trempé dans le lavoir.
Elle traite les brebis, et sur le feu qui brille
Prépare avec ardeur le repas de famille.
elle va dans la cave, et tire du tonneau
l'essence de l'automne, un rouge vin nouveau.
Et, le soir, le pastour, tenant un bois d'érable,
ramène en fredonnant ses troupeaux à l'étable,
Et le maître joyeux, voit ses grasses brebis,
se presser en bêlant dans leur tiède logis.
Il voit les bœufs trainant la herse renversée
revenir à pas lents, et la tête baissée...
Est-il rien de plus doux ? O Coteaux, ô Vallons,
Vous avez plus d'attrait, pour moi, que les salons !

16 août 1863

(Poèmes de jeunesse proposés par Catherine Réault-Crosnier et Régis Crosnier, 2015, page 79)

Dédié à ma mère pour sa fête

Mère, je prends ma lyre, et je mêle ma voix
aux suaves accords qui coulent sous mes doigts
comme une eau pure et cristalline ;
Il semble que mon cœur se dilate aujourd'hui,
Pour moi, ce jour est frais, charmant épanoui,
plein d'une volupté divine.

Votre fête ! voilà ce qui me rend joyeux !...
voilà ce qui répand l'ivresse dans mes yeux ;
ce qui fait palpiter mon âme ;
Mère, je vous souhaite un sort limpide et pur,
Une longue existence, un horizon d'azur...
Soyez heureuse noble femme !...

Si je puis recevoir le fameux parchemin
que tout écolier brûle d'avoir en main,
je viendrai l'offrir à ma mère !...
Et nous verrons Emile arriver à son tour
Déposer à vos pieds son cœur et son amour,
sa tendresse vive et sincère.

(Poèmes de jeunesse..., page 15)

Dédié à mon père, pour sa fête.

De concert avec maman

Chantez petits oiseaux, d'une voix plus mignonne,
De vos plus doux accents que l'air vibre et résonne,
Zéphyr glissez plus mollement...
Beau ciel, recouvre toi d'un azur plus limpide,
Soleil jette à la terre un éclat plus splendide,
Ruisseaux coulez plus doucement !

Que la nature entière à mes vœux obéisse !
Que le prêtre en disant l'auguste sacrifice
fasse une prière de plus !
Tristesse fuis au loin !... et qu'un joyeux délire
fasse frémir mon cœur, et tire de ma lyre
Des sons jusqu'alors inconnus !...

oh ! c'est un jour divin, sacré, pour le poète,
Que le jour ou sa voix peut célébrer la fête
D'un père tendre et vertueux...
Pour lui !... chanter l'amour et la reconnaissance
à l'égard de celui dont il tient l'existence
c'est un bonheur délicieux !...

Père, chacun ici, vous aime et vous vénère
Vous jouissez partout d'une estime sincère...
Je suis fier d'être votre enfant !...
Depuis plus de trente ans, votre noble éloquence
fait tressaillir l'écho de la salle d'audience,
et rend le bon droit triomphant !

(Poèmes de jeunesse..., page 17)

Elégie sur la mort d'André.

Il est mort à l'époque où le soleil rayonne
ou le chant des oiseaux dans les vallons résonne,
ou la nature va verdir !...

Il est mort au moment où les arbres fleurissent,
ou les feuilles des bois se bercent et frémissent
au souffle embaumé du zéphyr !

Il me disait parfois d'une voix presque éteinte
qui s'exhalait dans l'air triste comme une plainte :
ami ! je vais bientôt mourir !
La vie est une halte ou l'on s'arrête une heure...
c'est fini... je le sens... oui. Dieu veut que je meure...
sa voix m'appelle... il faut partir !...

et puis, il me montrait du doigt le cimetière,
et me disait : « bientôt un arbre funéraire
s'inclinera sur mon cercueil...
J'irai bientôt dormir sous le fatal ombrage...
et moi je m'écriais : « Pourquoi ce noir présage ?...
pourquoi ces paroles de deuil ?...

« bientôt j'irai dormir à côté de mon père...
mon corps, reposera glacé, dans le suaire,
sous une pierre de granit...
le lézard glissera sur ma tombe livide
et près de ma croix noire, au sein de l'herbe humide
l'oiseau viendra faire son nid.

Je respire aujourd'hui ! – Demain, ce soir, peut-être...
on s'écriera : « Si jeune ! et sitôt disparaître !...
hélas que d'espoirs écroulés !...
avant peu, je saurai ce que Dieu me prépare ;
Ces mystères géants ou la raison s'égare
me seront enfin dévoilés ! »

Il disait vrai : la mort impitoyable et sombre
soudainement un jour, le glaça de son ombre
et le coucha dans le tombeau...
lui seul, le pauvre enfant, il me parlait sans feindre,
Il sentait que sa vie allait bientôt s'éteindre
Comme la lueur d'un flambeau...

Le travail l'absorbait dans un effort sublime...
l'oisiveté ! pour lui, ce fut toujours un crime...
le travail était son trésor...
ardent, infatigable, étonnant de courage...
Il voulait jusqu'au bout pâlir sur son ouvrage...
Mourant ! il travaillait encor !...

Quand il se vit réduit à délaisser l'étude,
lors, il devint pensif comme l'inquiétude,
le chagrin lui tordit le cœur...
Quand il se vit brisé, cloué par l'impuissance
il fléchit sous l'ennui, perdit toute espérance,
et s'abîma dans la douleur !...

Pour lui, qui travaillait sans trêve, sans relâche,
se sentir tout à coups, arrêté dans sa tâche
c'était la mort et le néant...
c'était le désespoir qui ronge et qui dévore...
le mal qui le minait – hélas – s'accrut encore,
et le renversa... pauvre enfant !...

Ce beau lys est tombé sous ta faux éternelle
O mort ! ton souffle impur, hélas, a cassé l'aile
de cette colombe aux doux yeux...
Il était trop parfait pour vivre sur la terre,
et Dieu l'a rappelé – sombre et divin mystère ! –
pour le rendre aux anges des cieux...

Il souriait à tous : sa figure sereine
ne se troublait jamais au souffle de la haine ;
il fut pur comme un beau matin ;
naïf comme l'enfant dans les bras de sa mère,
il ignorait le vice et son ivresse amère...
il aimait le beau par instinct !...

Quand il voyait sa mère heureuse, épanouie
il avait l'air serein et l'âme réjouie,
c'était un suprême plaisir !...
Son cœur était un ciel ou l'azur se déploie,
Le bonheur de sa mère était toute sa joie,
son souhait, son plus cher désir !...

Tu jouis maintenant d'une paix sans mélanges...
au sein de Jéhovah, tu vis avec les anges
rayonnant comme le soleil...
Daigne penser à nous ! écoute ma prière,
parfois, viens visiter ta malheureuse mère
et la bercer dans son sommeil !...

avril 66

(Poèmes de jeunesse..., page 41)

Prière du soir.

Dieu, qui donnes la vie, et qui sais la défendre
Toi, qui pour les mortels es un père si tendre,
Béni soit ton nom pour jamais !...
Dieu du calme et du bruit, du jour et des ténèbres,
Chasse de mon esprit les cauchemars funèbres !...
que je puisse dormir en paix !

Dieu de la solitude, et des forêts profondes,
Dieu des prés, des coteaux, de la terre, et des ondes,
Des étoiles et du soleil !
Je t'envoie ô mon Dieu, ma fervente prière...
La brise te la porte : accepte la mon père !...
et souris moi dans mon sommeil !

(Poèmes de jeunesse..., page 23)

DE PROFUNDIS !

*Mon Dieu ! dans ses rages infimes,
Dans ses tourments, dans ses repos,
Dans ses peurs, dans ses pantomimes,
L'âme vous hèle à tout propos
Du plus profond de ses abîmes !*

*Quand la souffrance avec ses limes
Corrode mon cœur et mes os,
Malgré moi, je crie à vos cimes :
Mon Dieu !*

*Aux coupables traînant leurs crimes,
Aux résignés pleurant leurs maux,
Arrivent toujours ces deux mots,
Soupir parlé des deuils intimes,
Vieux refrain des vieilles victimes :
Mon Dieu !*

(Les Névroses, page 391)

NOTRE-DAME LA MORT

A Adrien Remacle.

C'est l'éternelle Dame en blanc
Qui voit sans yeux et rit sans lèvres,
Cœurs de lions et cœurs de lièvres,
Chacun n'y songe qu'en tremblant.

Elle emmène de but en blanc
Les robustes comme les mièvres :
C'est l'éternelle Dame en blanc
Qui voit sans yeux et rit sans lèvres.

Nous avons beau faire semblant
De gambader comme des chèvres :
Dans nos ivresses, dans nos fièvres,
Toujours passe un spectre troublant :
C'est l'éternelle Dame en blanc.

(Les Névroses, page 384)

L'ÉPITAPHE

Quand on aura fermé ma bière
Comme ma bouche et ma paupière,
Que l'on inscrive sur ma pierre :
– « Ci-gît le roi du mauvais sort.
« Ce fou dont le cadavre dort
« L'affreux sommeil de la matière,
« Frémit pendant sa vie entière
« Et ne songea qu'au cimetière.
« Jour et nuit, par toute la terre,
« Il traîna son cœur solitaire
« Dans l'épouvante et le mystère,
« Dans l'angoisse et le remords.
« Vive la mort ! Vive la mort ! »

(Les Névroses, page 387)

LE SILENCE DES MORTS

A Mademoiselle Louise Read.

On scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau.
Ah ! si même ils venaient pleurer à notre porte
Lorsque le soir étend ses ailes de corbeau !

Non ! Mieux que le linceul, la bière et le tombeau
Le silence revêt ceux que le temps emporte :
L'âme en fuyant nous laisse un horrible lambeau
Et ne nous connaît plus dès que la chair est morte.

Pourtant, que d'appels fous, longs et désespérés,
Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés !
Quels flots de questions coulent avec nos larmes !

Mais toujours, à travers ses plaintes, ses remords,
Ses prières, ses deuils, ses spleens et ses alarmes,
L'homme attend vainement la réponse des morts.

(Les Névroses, page 382)

2^{ème} partie du circuit : Ceaulmont

LES CORBEAUX

Les corbeaux volent en croassant
Tout autour du vieux donjon qui penche ;
Sur le chaume plat comme une planche
Ils se sont abattus plus de cent.

Un deuil inexprimable descend
Des arbres qui n'ont plus une branche.
Les corbeaux volent en croassant
Tout autour du vieux donjon qui penche.

Et tandis que j'erre en frémissant
Dans le brouillard où mon spleen s'épanche,
Tout noirs sur la neige toute blanche,
Avides de charogne et de sang,
Les corbeaux volent en croassant.

(Dans les Brandes, page 236)

LA LUNE

La lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les vents hagards
Leurs girouettes ;
Mais sa lueur fait des plongeurs
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjons
Pleins de chouettes !

Elle fait miroiter les socs
Dans les champs, et nacre les rocs
Qui hérissent les monts, par blocs
Infranchissables ;
Et ses chatoiements délicats
Près des gaves aux sourds fracas
Font luire de petits micas
Parmi les sables !

Avec ses lumineux frissons
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
Et les clairières !

Son rayon blême et vapoureux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôde sur les flancs ocreux
Des fondrières.

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Que pétrit parfois le galop
Des vents funèbres ;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermoulus
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs,
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénuphars qui font
Sur l'étang sinistre et profond
De vertes plaques ;
Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques !

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnoirs,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grim pant
Dans la rocaille !

Oh ! quand, tout baigné de sueur,
Je fuis le cauchemar tueur,
Tu blanchis avec ta lueur
Mon âme brune ;
Si donc, la nuit, comme un hibou,
Je vais rôdant je ne sais où,
C'est que je t'aime comme un fou ;
O bonne Lune !

Car, l'été, sur l'herbe, tu rends
Les amoureux plus soupirants,
Et tu guides les pas errants
 Des vieux bohèmes ;
Et c'est encore ta clarté,
O reine de l'obscurité,
Qui fait fleurir l'étrangeté
 Dans mes poèmes !

(Dans les Brandes, page 17)

La pêche.

La pêche me procure une volupté douce :
à l'abri du soleil, sous un peuplier vert,
J'aime à jeter dans l'onde, étendu sur la mousse,
 mon claveau caché sous le ver.

Dans le pays charmant, où se plût mon enfance,
La gibecière au dos, et la ligne à la main,
Je vais marcher enfin, écolier en vacances,
 Sur les cailloux blancs du chemin.

Ce frais chemin conduit aux rives de la Creuse
où folâtrèrent la carpe, et le gougeon lutin ;
c'est à cette rivière, où ma ligne trompeuse
 Va chercher son frêle butin.

L'oiseau chante gaiement tout le long de ma route ;
Et charme les échos de ses joyeux accents ;
Les fleurs, où la rosée a déposé sa goutte
 Parfument l'air d'un pur encens.

Aux bords des clairs ruisseaux des grenouilles timides,
sur le gazon fleuri se chauffent au soleil ;
et rentrent d'un seul bond dans les grottes limpides
 sitôt qu'on leur donne l'éveil.

Parfois un paysan conduisant sa charrette
Passe avec ses grands bœufs qui marchent lentement,
Parfois, près d'un lavoir, une blonde fillette
 Tord dans ses bras son linge blanc.

Quel plaisir, quand au loin, du haut de la colline,
Je vois le vaste pont superbement jeté,
et que j'entends le bruit de l'onde cristalline,
 Roulant sur le sable argenté !...

Je descends les coteaux dominant la rivière
Par de petits sentiers serpentant dans les bois ;
Toujours en descendant, je vois quelque bergère
fredonnant parmi ses brebis.

Sur le flanc des rochers, sont des chèvres mutines
qui broutent des brins d'herbe apportés par le vent.
Le chien fait retentir ses échos des collines
De son monotone aboiement.

J'arrive au bord de l'eau : je me cherche une place
ou règnent la fraîcheur, le silence, et la paix,
et j'attends humblement, que le poisson vorace
veuille bien mordre tout exprès.

aussi, ma patience a toujours bonne aubaine :
je retire souvent un beau petit poisson,
qui, pris, sans le savoir par ma ligne inhumaine,
Frétille au bout du hameçon !

Et quand j'ai pris de quoi faire une ample friture,
Je regagne à pas lents, mon logis, vers le soir...
La brise à mon oreille apporte un doux murmure...
et la lune brille au ciel noir !

avril.

(Poèmes de jeunesse..., page 27)

A TRAVERS CHAMPS

Hors de Paris, mon cœur s'élançe.
Assez d'enfer et de démons :
Je veux rêver dans le silence
Et dans le mystère des monts.

Barde assoiffé de solitude
Et bohémien des guérets,
J'aurai mon cabinet d'étude
Dans les clairières des forêts.

Et là, mes vers auront des notes
Aussi douces que le soupir
Des rossignols et des linottes
Lorsque le jour va s'assoupir.

Parfumés d'odeurs bocagères,
Ensoleillés d'agreste humour,

Ils auront, comme les bergères,
L'ingénuité dans l'amour.

M'y voici : la campagne est blonde,
L'horizon clair et le ciel bleu.
La terre est sereine, – et dans l'onde
Se mire le soleil en feu !

Là, fuyant code et procédure,
Mon pauvre père, chaque été,
Venait prendre un bain de verdure,
De poésie et de santé.

Là, plus qu'ailleurs, pour ma tendresse,
Son souvenir est palpitant ;
Partout sa chère ombre se dresse,
Dans ce pays qu'il aimait tant !

Sous le chêne aux branches glandées,
Il me vient un souffle nouveau,
Et les rimes et les idées
Refleurissent dans mon cerveau.

Je revois l'humble silhouette
De la maison aux volets verts,
Avec son toit à girouette
Et ses murs d'espaliers couverts ;

Le jardin plein de rumeurs calmes
Où l'arbre pousse vers l'azur,
Le chant multiple de ses palmes
Qui frissonnent dans un air pur ;

Les petits carrés de légumes
Bordés de lavande et de buis,
Et les pigeons lustrant leurs plumes
Sur la margelle du vieux puits.

Plus de fâcheux, plus d'hypocrites !
Car je fréquente par les prés
Les virginales marguerites
Et les coquelicots pourprés.

Enfin ! je nargue l'attirance
Épouvantable du linceul,
Et je bois un peu d'espérance
Au ruisseau qui jase tout seul.

Je marche enfin le long des haies,
L'âme libre de tout fardeau,

Traversant parfois des saulaies
Où sommeillent des flaques d'eau.

Ami de la vache qui broute,
Du vieux chaume et du paysan,
Dès le matin je prends la route
De Châteaubrun et de Crozan.

Dans l'air, les oiseaux et les brises
Modulent de vagues chansons ;
A mon pas les pouliches grises
Hennissent au bord des buissons.

Tandis qu'au fond des luzernières,
Jambes aux fers, tête au licou,
Les vieilles juments poulinières
Placidement lèvent le cou.

Le lézard, corps insaisissable
Où circule du vif-argent,
Promène au soleil sur le sable
Sa peau verte au reflet changeant.

Dans les pacages d'un vert sombre,
Où, çà et là, bâillent des trous,
Sous les ormes, couchés à l'ombre,
L'œil mi-clos, songent les bœufs roux.

Dressant leur tête aux longues cornes,
Parfois les farouches taureaux
Poussent, le long des étangs mornes,
Des mugissements gutturaux.

Sur les coteaux et sur les pentes,
Aux environs d'un vieux manoir,
Je revois les chèvres grimpantes,
Les moutons blancs et le chien noir.

Debout, la bergère chantonne
D'une douce et traînante voix
Une plainte monotone,
Avec son fuseau dans les doigts.

Et je m'en reviens à la brune
Tout plein de calme et de sommeil,
Aux rayons vagues de la lune,
Ce mélancolique soleil !

(Dans les Brandes, page 10)

LE TOURISTE

Le plein midi darde ses flèches
Dans l'air chaud comme une fournaise.
Je chemine tout à mon aise,
Loin des fiacres et des calèches.

Ici, promenades et pêches.
J'aime ça, ne vous en déplaise ;
Le plein midi darde ses flèches
Dans l'air chaud comme une fournaise.

Cher pays, comme tu m'allèches
Par tes rocs et ta terre glaise !
Je n'ai pas de jument anglaise,
Mais j'ai deux jambes toujours fraîches.
Le plein midi darde ses flèches.

(Dans les Brandes, page 181)

LE PÊCHEUR A LA LIGNE

Mon liège fait plus d'un plongeon
Dans l'onde au lit de sable fin.
Ça mord à tout coup ; mais enfin
Je n'ai pas pris un seul goujon.

Et je tiens ma perche de jonc,
Patient comme un séraphin.
Mon liège fait plus d'un plongeon
Dans l'onde au lit de sable fin.

Derrière moi, le vieux donjon ;
Devant, un horizon sans fin.
Un brochet dort comme un dauphin
A fleur d'eau, près d'un sauvageon.
Mon liège fait plus d'un plongeon.

(Dans les Brandes, page 194)

LE MENEUR DE LOUPS

CHANT ROYAL

A Jules Barbey d'Aurevilly.

Je venais de franchir la barrière isolée,
Et la stupeur nocturne allait toujours croissant
Du ravin tortueux à la tour écroulée,
Quand soudain j'entendis un bruit rauque et perçant.
J'étais déjà bien loin de toute métairie,
Dans un creux surplombé par une croix pourrie
Dont les vieux bras semblaient prédire le destin :
Aussi, la peur, avec son frisson clandestin,
Me surprit et me tint brusquement en alerte,
Car à cent pas de moi, là, j'en étais certain,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

Il approchait, guidant sa bande ensorcelée
Que fascinait à peine un charme tout puissant,
Et qui, pleine de faim, lasse, maigre et pelée,
Compacte autour de lui, trottinait en grinçant.
Elle montrait, avec une sourde furie,
Ses formidables crocs qui rêvaient la tuerie,
Et ses yeux qui luisaient comme un feu mal éteint ;
Cependant que toujours de plus en plus distinct,
Grave, laissant flotter sa limousine ouverte,
Et coupant l'air froidi de son fouet serpentin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

Le chat-huant jetait sa plainte miaulée,
Et de mauvais soupirs passaient en gémissant,
Quand, roide comme un mort devant son mausolée,
Il s'en vint près d'un roc hideux et grimaçant.
Tous accroupis en rond sur la brande flétrie,
Les fauves regardaient d'un air de songerie
Courir les reflets blancs d'une lune d'étain ;
Et debout, surgissant au milieu d'eux, le teint
Livide, l'œil brûlé d'un flamboiement inerte,
Spectre encapuchonné comme un bénédictin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

Mais voilà que du fond de la triste vallée
Une jument perdue accourt en hennissant,
Baveuse, les crins droits, fumante, échevelée,
Et se rue au travers du troupeau rêvassant.
Prompts comme l'éclair, tous, ivres de barbarie
Ne firent qu'un seul bond sur la bête ahurie.
Horreur ! Sous ce beau ciel de nacre et de satin,
Ils mangeaient la cervelle et fouillaient l'intestin
De la pauvre jument qu'ils avaient recouverte ;
Et pour les animer à leur affreux festin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

En vain, rampant au bas de la croix désolée,
Je sentais mes cheveux blanchir en se dressant,

Et la voix défailir dans ma gorge étranglée :
J'avais bu ce spectacle atroce et saisissant.
Puis, après un moment de cette boucherie
Aveugle, à bout de rage et de glotonnerie,
Repu, léchant son poil que le sang avait teint,
Tout le troupeau quitta son informe butin,
Et quand il disparut louche et d'un pas alerte,
Plein de hâte, aux premiers rougeoiements du matin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

ENVOI.

Monarque du Grand Art, paroxyste et hautain,
Apprends que si parfois à l'heure du Lutin,
J'ai craint de m'avancer sur la lande déserte,
C'est que pour mon oreille, à l'horizon lointain,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

(Les Névroses, page 339)

LA CORNEMUSE

Sa cornemuse dans les bois
Geignait comme le vent qui brame
Et jamais le cerf aux abois,
Jamais le saule ni la rame,
N'ont pleuré comme cette voix.

Ces sons de flûte et de hautbois
Semblaient râlés par une femme.
Oh ! près du carrefour des croix,
Sa cornemuse !

Il est mort. Mais, sous les cieus froids,
Aussitôt que la nuit se trame,
Toujours, tout au fond de mon âme,
Là, dans le coin des vieux effrois,
J'entends gémir, comme autrefois,
Sa cornemuse.

(Les Névroses, page 201)

3^{ème} partie du circuit : Fresselines

LES GLISSOIRES

Il fait un froid noir et tout gèle :
Abreuvoir, écluse et ruisseau.
Tous les puits, à l'endroit du seau,
Ont de la glace à leur margelle.

C'est pourquoi, vite, après la classe,
Les enfants viennent, à grands cris,
Glisser sur l'étang si bien pris
Qu'ils ne craignent pas que ça casse.

En tas, casquettes sans visière,
Bérets bâillants, chapeaux tortus,
Ils arrivent, les reins battus
Par leur petite carnassière.

Et, de-ci, de-là, tout heureuse,
Chaque troupe se met au jeu,
Sillonnant à la queue leu leu
La belle surface vitreuse.

Légères, folles, bien ingambes,
Elles ont indéfiniment
Le caprice du mouvement
Ces fragiles petites jambes !

Rapidement, mainte glissoire
Qu'en chœur tant de mutins sabots
Polissent comme des rabots
Est nivelée et presque noire.

On les voit gris et bleus les mioches
Qui, d'un trait, au bas des airs blancs,
Passent, les bras tendus, ballants,
Croisés – ou les mains dans les poches.

Et, plus d'un faisant la mimique
D'accomplir un besoin pressant
Reste accroupi, tout en glissant,
Avec un naturel comique.

Quelques très petiots se hasardent,
Mais, tombés trop fort, ayant peur,
Immobiles, pleins de stupeur,
Se tiennent au bord et regardent ;

Ils sont charmants, piteux et drôles,
Ces pauvres mignons étonnés,
Grelottants, la roupie au nez,
Le cou rentré dans les épaules !

Les autres, au long des saulaies,
Filent toujours avec entrain :
Tels, devant les vitres d'un train
Courent les arbres et les haies.

Sur le bruit des voix qui remplissent
Les échos de leurs appels fous
Tranche le vacarme des clous
Mordant, raclant, autant qu'ils glissent.

De loin, vous entendez, il semble,
Tant c'est ronfleur, dur et perçant,
Plus de cent meules repassant
Qui grinceront toutes ensemble.

– Autour, des plaines dépouillées
Montrant leurs vieux herbages gris ;
Des arbres nus, d'autres maigris :
Tête ronde et feuilles rouillées.

Mais, vifs et gais comme la flamme,
Ces garçonnets au teint vermeil
Mettent là verdure et soleil :
Tout le printemps qu'ils ont dans l'âme.

Au cœur du paysage triste,
Entre ces lointains malheureux,
Sous ce ciel de métal, – par eux
La vie un instant resubside.

Ils sont le bonheur d'aventure,
L'éclat de rire triomphant
Qui passe comme un coup de vent
En cette mort de la nature !

Mais il se fait tard, le jour baisse.
Les glisseurs vont, moins résolus,
Et, bientôt, on ne les voit plus
Qu'à travers une brume épaisse.

Rien qu'un dernier monôme roide
De petits fantômes en noir !
Tous à la file ! – et puis, bonsoir !
Ils se sauvent dans l'ombre froide.

Et, la nuit, aux torpeurs funèbres,
Donne un mystère inquiétant
Au face à face de l'étang
Avec la lune ou les ténèbres.

(Paysages et Paysans, page 40)

CONVOITISE

Près de l'âtre, assis droit, la queue en demi-cercle,
Sur ses petits pieds de devant,
Le chat est le voisin ronronneur et rêvant
D'une braisière sans couvercle.

De temps en temps, son poil ou son oreille vibre...
Puis, le voilà presque voûté,
Si dormant que parfois il penche d'un côté
Comme s'il perdait l'équilibre.

Or, pendant qu'il sommeille, une métamorphose
S'opère... Au lieu du vieux fricot
Mijotant sur la cendre, un succulent gigot
Cuit à la flamme longue et rose.

Par degrés, aux senteurs de l'ail et de la viande,
Le chat, toujours moins engourdi,
Tressaille, puis bâillotte, et, presque déroïdi,
Hoche un peu sa tête friande.

A petits cherchements, flairant la graisse frite,
Se baisse le nez du minet
Dont le réveil s'achève et qui la reconnaît,
La broche avec sa lèche-frite !

Alors, les yeux gourmands, plein d'envie, il se hausse
Pour voir le beau rôti qui, déjà si dorant,
Avec tant de lenteur tournique, tout pleurant
Des gouttelures de la sauce.

(Les Bêtes, page 75)

CHAT ET CHIEN

Ensemble ils sont tellement bien
Qu'adorant tous deux la rataille

Ce même goût leur est un lien
Au lieu d'un sujet de bataille.

Tous deux ils ont l'instinct vaurien,
L'humeur fourbe, la dent canaille,
Ils sont voleurs, ça ne fait rien !
Que tout à coup le chien s'en aille,

Le chat met son pas sur le sien ;
Si le chat disparaît, le chien
Le cherche, s'inquiète et braille.

Au-dedans, même va-et-vient,
Côte à côte ils s'épucent, bâillent,
Et l'un près de l'autre se tient
Sur la chaise qu'ils désempaillent.

Bref, égaux en tout jusqu'en taille,
Le grand chat et le petit chien
Font mentir le proverbe ancien
Et leur bonne entente le raille.

(Les Bêtes, page 111)

L'OFFICIANT

Or donc, c'était pendant la messe de minuit :
Tout flamboyait, l'autel, la nef et la tribune,
Celle-ci, par tous les soulards de la commune,
Devenue un enfer de désordre et de bruit.

Soudain, se retournant, d'un geste exaspéré
Soulevant à demi sa chasuble de fête,
Montant ses regards durs sur cette foule bête,
Tonitruosamente rugit le grand curé :

« Vous me connaissez bien, là-bas, les bons apôtres ?
Vous savez que je peux en prendre un parmi vous,
M'en servir de marteau pour cogner sur les autres !

Voulez-vous que j'y aille ! Assez de turbulence !
Hein !... hein !... Vous vous taisez, aussi lâches que fous ! »
– Et la messe reprit dans un profond silence.

(Paysages et Paysans, page 242)

APRÈS LA MESSE

On venait de sortir de l'église ; ici, là,
Les hommes se groupaient, lents, les mains dans les poches ;
Entrant au cimetière, aux derniers sons des cloches,
Les femmes rabattaient leur grand capuchon plat.

Deux vieux – large chapeau, veste courte, air propre,
Rasés, cravate énorme et noueusement mise
D'où montaient les pointus d'un haut col de chemise, –
Du même pas tranquille allaient au cabaret...

Quand l'un fit d'un ton assuré :
« Il a ben prêché not' curé
A c' matin, après sa lecture. »

L'autre dit : « Quoi d'étonnant !
Avec son métier d'feignant
C'est si poussé d'nourriture ! »

(Paysages et Paysans, page 95)

MON CHIEN PISTOLET

Sa gravité comique et son froid badinage
Font que mes yeux distraits s'amuse, n'importe où.
Au creux, sur la hauteur, au bord de l'eau, partout,
Rôde éternellement notre compagnonnage.

Même en ses jours de fugue et de libertinage
Il vient me retrouver encore – tout à coup
Il surgit d'un buisson, d'un bois, d'un casse-cou,
Et reprend devant moi son gai papillonnage.

De face ou de profil – assis comme debout,
Au petit pas, rampant, à la course, à la nage,
Dans toutes ses façons, il est bien moyen-âge
Avec son œil de biche et sa couleur de loup.

Souple et fort – jappant sec et plutôt taciturne,
Ce chien d'acier répond au nom de Pistolet :
Et certe ! il en vaut un par sa garde nocturne !

Au moindre craquement de porte et de volet
Il s'arme ! et, si quelqu'un pénétrait dans la salle
Il ne ferait qu'un bond, soudain comme une balle.

(La Nature, page 246)

LE VIEUX CIMETIÈRE

Les vieux morts du vieux cimetière
Dorment incognito leur jaune vétusté.
 Au fond d'un sol jaune incrusté
De bois pourri, de clous, d'ossements et de pierre.
 L'un des murs, le plus effrité,
 Forme une rocheuse et courte lisière
 Au cheminet dans la bruyère
Que suit parfois un peu de rustre humanité,
 Indifférente et familière.
Bien qui rappelle ici le dessous funéraire,
 Pas même un cyprès déplanté !
 L'homme et le Temps, chacun à sa manière,
 Pièce à pièce ont tout emporté.
 Cet enclos est si dévasté,
Si désert et si nu, tellement la tanière
Du louche, de l'horreur, de la stérilité,
Qu'un étranger pourrait le prendre en vérité
 Pour quelque lugubre carrière.
Pour un mauvais endroit criminel et hanté...
Sans la croix du milieu, dont la mousse et le lierre
Solennisent encor la fruste majesté !
Assez haute, malgré son âge séculaire,
 Vermoulue, un peu de côté,
Elle est là, recueillie en sa mysticité,
 A la fois simple et singulière.
On semble l'éviter, je la cherche au contraire :
Par son tragique aspect plein de morosité,
Chaque fois, en passant, mon œil est arrêté
 Sans que rien puisse l'en distraire.
Car pour moi, cette croix, dans l'ombre ou la lumière,
Etendant ses moignons de fantôme amputé,
 Figure la fatalité
 Qui pour ainsi dire en prière
 Bénit au nom de la poussière
 Du vide et de l'éternité
 Les vieux morts du vieux cimetière.

(*La Nature*, page 186)

SOIR D'ENTERREMENT

Sorti du cimetière où l'on a vu, ce semble,
Dans l'inhumation que dévorait notre œil
Le morne engouffrement de son propre cercueil,
On vague abandonné de sa raison qui tremble.

Sous le ciel rouge ou blanc, d'azur, d'ombre ou de cuivre,
Dans un chaos pensant cœur envertiginé,
On rumine à la fois sa haine d'être né
Et sa peur du trépas que l'on sent vous poursuivre.

Puis, par degrés, l'horreur se retire de vous,
Ce grand tourment devient si distrait et si doux
Qu'ici, là, vos regards détaillent, font des pauses :

Votre sang-froid revient de vous être isolé
Dans l'espace éternel où l'on est consolé
Par l'indifférence des choses.

(Les Apparitions, page 262)

LE BRACONNIER

Contre sa jambe, à plat, collant sa canardière,
Voûtant son maigre buste au veston de droguet,
Silencieux glisseur, l'œil et l'oreille au guet,
Il longe un des plus creux dormants de la rivière,

Lorsqu'en face du bois surgit, brusque, un gendarme
Et puis un autre encore avec le brigadier.
« A trois vous n'm'aurez pas ! ouf ! Mon outil l'premier ! »
Dit l'homme qui, d'un bond, dans l'onde suit son arme.

D'un nagement de loutre il file entre deux eaux,
Atteint la berge, et, là, debout dans les roseaux,
Aux trois stupéfiés d'en face, alors il crie :

« Eh ben ! vous avez vu que je n'plong' pas qu'un peu.
Je r'pêch'rai mon fusil lequel, moyennant Dieu,
F'ra du service encor... bonsoir la gendarm'rie ! »

(Paysages et Paysans, page 279)

LE VIEUX PÊCHEUR

Au fil de l'eau coulant sans bruit,
Triste et beau comme un vieux monarque,
Perche en main, debout dans sa barque,
Le pêcheur aspirait la nuit.

Son extase mal contenue
Rivait, pleins de larmes, ses yeux
Au grand miroir mystérieux
Où tremblait l'ombre de la nue.

L'astre pur, à frissons follets,
Jetai prodigue ses reflets
A cette transparence brune ;

J'entendis l'homme chuchoter :
« C'te nuit ! fait-i' bon d'exister !
Pour voir l'eau s'ens'mencer d'la lune ».

(Paysages et Paysans, page 293)

LES FILEUSES

Parfois, quand mes regards ont quitté la rivière
Pour la cime du mont – j'aperçois tout à coup
Des bergères qui sont assises ou debout,
De face ou de profil, sur une grande pierre.

Avec leurs gestes lents et rares – leur plainte
Qui bourdonne traînarde en la couleur du temps,
Elles semblent des Sphinx animés et chantants
Sur ce banc de rocher dont elles ont la teinte.

Par le magique effet des brumes et du soir
On dirait que le ciel qu'elles atteignent juste
Baigne de ses vapeurs leur silhouette fruste,

Si bien qu'halluciné dans ces tristes parages,
Frissonnant malgré moi, je m'imagine voir
Des sorcières filant au milieu des nuages.

(La Nature, page 265)

LA BONNE RIVIÈRE

Heureux gardons, heureux barbeaux,
Aucun souci ne vous effleure
Dans la rivière des crapauds !

Là, sur ce fond bien au repos,
Pas de gravier qui vous écœure,
Heureux gardons, heureux barbeaux,

Tous avalez à tout propos
Du limon gras comme du beurre
Dans la rivière des crapauds.

L'été rallumant ses flambeaux,
Vous avez pâture meilleure,
Heureux gardons, heureux barbeaux !

Car, joncs, roseaux, buis sont si beaux
Et puis si bon tout cela fleurit
Dans la rivière des crapauds

Que moucheron, grands et nabots
Viennent s'y noyer à toute heure...
Heureux gardons, heureux barbeaux !

C'est le calme plat des tombeaux,
La bonne joie intérieure
Dans la rivière des crapauds,

Qui, certains soirs, flûteurs dispos,
Vous jouent leur musique mineure...
Heureux gardons, heureux barbeaux !

Nul voisinage de hameaux !
Pas un danger ne vous épeure
Dans la rivière des crapauds.

Vos témoins sont de vieux ormeaux,
Vos bruits, ceux du rocher qui pleure...
Heureux gardons, heureux barbeaux !

Goûtez la paix ! sous vos rameaux
Que jamais l'homme ne vous leurre
Dans la rivière des crapauds !

Que le Temps y tanne vos peaux !
Que vos squelettes y demeurent...
Heureux gardons, heureux barbeaux !

Ayez des enfants par troupeaux,
Et qu'ils naissent, vivent et meurent,
Heureux gardons, heureux barbeaux,
Dans la rivière des crapauds !

(*La Nature*, page 278)

LA GROTTTE

Le rossignol pleurait sa chanson goutte à goutte
Dans ce profond du roc où comme un œil discret,
Furtive, à rayons froids et blancs, la lune entrait
Par les fissures de la voûte.

Quelque part, vous laissant incertain de sa route,
A demi gazouilleuse une source filtrait,
Si bien que la caverne, au milieu du secret,
Gémissait et murmurait toute.

Et puis, avec la même invisibilité,
Des fleurs soufflaient leur baume à ce creux enchanté :
J'eus donc une extase complète,

Puisque entre ces deux voix du grand silence brun,
L'esprit du lieu rôdait sur un double parfum
D'aubépine et de violette !

(La Nature, page 293)

LES MOUTONS

Grimpeurs, vifs malgré l'embonpoint ;
Buissonniers, – dans le paysage
Accrochant leur laine au passage
Et semant leur odeur de suint.

Toison d'un blanc sale, ou bien rousse,
Ou toute noire, – l'œil bombé,
Vitreux, de longs cils embarbé ;
Une humeur que rien ne courrouce.

Crottes en grains de chapelet
Par monts et par vaux propagées ;
– Ovals et brunes dragées
De la pie et du roitelet ; –

Cri tendre exprimant tout, la peine,
L'amour, la peur, – cri saisissant
Qui rappelle par son accent
L'enfance de la plainte humaine :

A grands traits, voici présentés
Les pauvres moutons domestiques,
Emblèmes des douceurs mystiques
Et des saintes humilités.

Chacun broute ou plutôt broutoche,
Tant c'est bref, saccadé, menu.
A grelottement continu,
Mécanique, leur museau pioche.

Un bruit ? vite se dépêchant,
A suivre sa piste ils s'attardent ;
Puis, ils reviennent et regardent
A la barrière de leur champ.

Ou bien encore, ils vont se mettre
A lutter : si fort est le choc
De leurs fronts durs comme le roc,
Qu'on l'entendrait d'un kilomètre.

L'été, l'hiver, dans le bonheur
Ou dans l'ennui de la campagne
Leur doux bêlement accompagne
Le berger qui chante en mineur.

Routiers des grands espaces rudes
Et des creux où l'ombre s'endort,
Ils deviennent, par un temps mort,
Le mouvement des solitudes.

La nature qui, jour et nuit,
Fond leurs couleurs avec ses teintes,
Harmonise encore leurs plaintes
Avec son silence et son bruit.

Ils s'amalgament à leurs hôtes :
Maigres moutons, rocs rabougris
Sous la laine ou le lichen gris
Ont le même aspect sur les côtes.

Le vieux cimetière les voit
Pâture l'herbe de la tombe ;
Ils visitent le mur qui tombe
Et la citerne au souffle froid.

Tondus ou foisonnant de laine,
Au loin leur brumeux ondoisement
Forme un vermineux grouillement
Sur la montagne et dans la plaine :

En voici paitre aux environs
D'une humble rivière qui songe,
Où le reflet du soleil plonge
Sous des zigzags de moucherons ;

L'herbe cuit, les hauteurs sont bleues ;
Les arbres baignent dans l'azur :
L'horizon si souvent obscur
S'est découvert à plusieurs lieues.

Les agneaux tettent les brebis
Que l'agenouillement délasse ;
La chèvre à l'ombre se prélasse
Entre les béliers ébaubis.

Mais le brusque vent des orages
Rembrunit ce luisant tableau ;
Et les cieux sont couleur de l'eau,
Les moutons couleur des nuages.

L'éclair brûle, ils vont aveuglés
Par ce tortueux luminaire,
Mêlant aux rumeurs du tonnerre
De grands bêlements désolés.

La pluie éparpille la troupe ;
Ils cherchent longtemps autour d'eux,
Et tout penauds, seuls, deux à deux,
Ou ramassés par petit groupe,

Gagnent les coins pour s'y cacher :
Leur blottissement se recueille,
Ici, s'abritant d'une feuille,
Et là du rebord d'un rocher.

Et saison grise ou saison verte,
Dès qu'il pleut, les retrouve ainsi :
Le col bas, le dos rétréci,
Les yeux mi-clos, la jambe inerte.

Par les jours chauds et quelquefois
Par les temps secs de la froidure,
Quand la terre est sonore et dure,
Sur une route, au long d'un bois.

Au fond d'un chemin de traverse,
Vous entendez derrière vous
Comme un roulement de cailloux
Précipités par une averse...

Ce sont des moutons détalant
Devant le chien qui les rassemble,
En bloc, trotinant tous ensemble,
Pied contre pied, flanc contre flanc.

Ceux des grandes plaines mouillées
Du sol chauve, aplati, géant,
Espèce de terre-océan
Dont les vagues seraient caillées,

Ceux-là se consomment d'ennui
Près du vieux berger qui les garde,
En plein jour, forme aussi hagarde
Que le fantôme en pleine nuit.

A ces moutons l'horrible extase
Et le vertigineux repos !
Pour distraction ? des crapauds !
Et pour litière, de la vase.

Ceux des montagnes, constamment
Grisés d'air pur et de lumière,
Vivent le rêve de la pierre,
De la neige et du firmament.

Leur pâtre dans sa maisonnette
Les oublie, ayant pour tout soin
D'écouter seulement de loin
Tintinnabuler leur sonnette.

S'ils ne trouvent pas d'autres mets
Que de la bruyère qui souffre,
Ils peuvent boire au fond du gouffre
Et ruminer sur les sommets.

Ceux du val ont pris l'humeur triste
A flairer dans le vent des bois
L'odeur du loup, spectre sournois
Qui vient toujours à l'improviste.

L'été les fait toujours joyeux,
Satisfaits, mutins, sans alarmes :
Leurs silhouettes sont des charmes
Où qu'elles surgissent aux yeux ;

Mais leur rencontre vous étonne
Vous saisit dans un lieu perdu,
Sous le ciel tout d'ombre tendu
Certaines nuits de fin d'automne :

Alors, l'effet d'un bêlement
Ou d'une toison ténébreuse
Est subi par l'âme peureuse
Presque surnaturellement.

Leur présence en telle contrée
Près d'un étang, d'un carrefour,
Dégage un fantastique sourd,
Comme une vague horreur sacrée.

Et monotone va leur sort :
Reconsidérer la nature,
Y reprendre marche et pâture
Y rebêler jusqu'à la mort.

Hélas ! savent-ils qu'ils se leurrent
En se disant qu'ils mourront bien
De vieillesse, comme le chien ?
Mystère ! mais souvent ils pleurent.

Ils ont des larmes dans la voix
Comme ils en ont sur les paupières :
Le soir, au bord des fondrières,
On les surprend plus d'une fois,

Ecrasés par leur songerie,
Confondus, béants, semblant voir
Le coutelas de l'abattoir
Et l'étal de la boucherie.

(*La Nature*, page 126)

LE CHAMP DE BLÉ

Bordé d'arbres très vieux où d'une patte alerte
Geais et piverts grimpaient en mariant leurs cris,
Le petit champ de blé dormait sous les cieux gris,
Triangle jaune, au sein d'une immensité verte,

Au milieu d'un désert, dans un cadre chagrin
De rocs monstres, de bois spectres, d'âpres collines,
Entre des joncs, des houx, des genêts, des épines,
D'un mouillé dénonçant la bourbe du terrain.

Ressortant sur ce louche et vaste marécage,
Dans un océan vert, espèce d'îlot blond,
Ce champ vous surprenait : sous la voûte de plomb :
Il devenait terrible en ce pays sauvage.

Il était si perdu, si loin d'une maison !
A croire qu'un génie, amant de la nature,
L'avait ainsi planté pour offrir la pâture
Aux oiseaux besoigneux dans la froide saison.

Bluets, coquelicots, tiges entremêlées,
Ici, là, montaient haut presque jusqu'aux épis ;
Ailleurs, sous des chardons violets assoupis,
Le froment rabattait ses têtes barbelées.

Et muet et léger comme un zéphir d'été
Sur un étang cuivreux engourdi dans sa vase,
L'insecte nonchalant voltigeait en extase
Sur cette nappe d'or dans l'immobilité.

Mais déjà, par endroits, trouble, mal épandue,
La lumière du jour ne se trahissait point ;
Et de grandes vapeurs s'élevant sur tel point,
Tachaient d'ombre le vide affreux de l'étendue.

Un chaud morne et brumeux ! d'air ? pas même un soupçon,
L'écho restait figé dans sa caverne sourde,
Et le vague emplissait cette atmosphère lourde
Où l'arôme étouffé stagnait comme le son.

Peu à peu le soleil trouant la nue à peine
Teinta ses voiles gris du sang de ses rayons,
Et, bientôt, les hiboux, reptiles et grillons,
Ne firent qu'une voix ligneuse et souterraine.

Tous les oiseaux criards maintenant avaient fui ;
La stupeur écrasait les chênes et les hêtres,
Ce monotone accent des invisibles êtres
Ajoutait au silence un mystère d'ennui.

Et le soir vint : le vent toujours sans remuage,
Effleurait ce grand blé d'insensible façon,
Juste assez pour qu'il eût un semblant de frisson
Dans le croupissement de l'air et du feuillage.

(La Nature, page 15)

A L'ASSEMBLÉE

Parmi châtaigniers et genêts
Où s'émouchaient, sans pouvoir paître,
Des montures sous le harnais,
Ronflait l'humble fête champêtre.

Les crin crins et les cornemuses,
La ripaille, un soleil de feu,
Allumaient tout un monde bleu
A faces longues et camuses.

Et, tandis que ce flot humain
– L'enfance comme la vieillesse –
Battait les airs de sa liesse...
En grand deuil – au bord du chemin,

Les yeux fermés, – morte aux vacarmes,
Une femme étranglait ses larmes
A genoux, devant une croix.

Rien n'aura l'horreur et l'effroi
De ces pleurs gouttant, sans rien dire,
Dans cet énorme éclat de rire.

(Paysages et Paysans, page 195)

LE FORGERON

Dans sa forge aux murs bas d'où le jour va s'enfuir,
Haut, roide, et sec du cou, des jambes et du buste,
Il tire, mécanique, en tablier de cuir,
La chaîne d'acier clair du grand soufflet robuste.

Il regarde fourcher, rougeoyer et bleuir
Les langues de la flamme en leur fourneau tout fruste,
Et voici que des glas tintent sinistres... juste :
Le crépuscule alors vient de s'évanouir.

Croisant ses maigres bras poilus,
Il songe à celle qui n'est plus.
Dans ses yeux creux des larmes roulent,

Et le brasier dont il reluit,
Sur sa joue osseuse les cuit
A mesure qu'elles y coulent.

(Paysages et Paysans, page 224)

LA MUSIQUE

A Frédéric Lapuchin.

A l'heure où l'ombre noire
Brouille et confond
La lumière et la gloire
Du ciel profond,
Sur le clavier d'ivoire
Mes doigts s'en vont.

Quand les regrets et les alarmes
Battent mon sein comme des flots,
La musique traduit mes larmes
Et répercute mes sanglots.

Elle me verse tous les baumes
Et me souffle tous les parfums ;
Elle évoque tous mes fantômes
Et tous mes souvenirs défunts.

Elle m'apaise quand je souffre,
Elle délecte ma langueur,
Et c'est en elle que j'engouffre
L'inexprimable de mon cœur.

Elle mouille comme la pluie,
Elle brûle comme le feu ;
C'est un rire, une brume enfuie
Qui s'éparpille dans le bleu.

Dans ses fouillis d'accords étranges
Tumultueux et bourdonnants,
J'entends claquer des ailes d'anges
Et des linceuls de revenants ;

Les rythmes ont avec les gammes
De mystérieux unissons ;
Toutes les notes sont des âmes,
Des paroles et des frissons.

O Musique, torrent du rêve,
Nectar aimé, philtre béni,
Cours, écume, bondis sans trêve
Et roule-moi dans l'infini.

A l'heure où l'ombre noire
Brouille et confond
La lumière et la gloire
Du ciel profond.
Sur le clavier d'ivoire
Mes doigts s'en vont.

(Les Névroses, page 49)

LE PIANO

A Marcel Noël.

Puis-je te célébrer autant que je le dois,
Cher interlocuteur au langage mystique ?
Hier encor, le chagrin, ruisselant de mes doigts,
T'arrachait un sanglot funèbre et sympathique.

Sois fier d'être incompris de la vulgarité !
Beethoven a sur toi déchaîné sa folie,
Et Chopin, cet Archange ivre d'étrangeté,
T'a versé le trop plein de sa mélancolie.

Le rêve tendrement peut flotter dans tes sons ;
La volupté se pâme avec tous ses frissons
Dans tes soupirs d'amour et de tristesse vague ;

Intime confident du vrai musicien,
Tu consoles son cœur et son esprit qui vague
Par ton gémissement, fidèle écho du sien.

(Les Névroses, page 51)